

Une foule de considérations bien plus fortes que celles-là (car elles ont leur source dans le plus saint et le plus noble des principes, *le devoir*) engageront l'instituteur à donner, dès le commencement et sans cesse, la plus grande attention à la calligraphie. Nous avons déjà exposé toute l'importance de l'objet à atteindre; il ne nous reste qu'à faire voir que pour réussir il faut, dans cette matière plus encore que dans toute autre, des soins de tous les instants, qui doivent être prodigués surtout aux plus jeunes élèves.

L'écriture est, pour bien dire, une habitude du corps; et c'est bien d'elle que l'on peut affirmer qu'elle devient comme une seconde nature. Le maître ne saurait donc trop veiller sur les débuts de son élève. Si celui-ci ne se forme point une bonne main dès les commencements, il en aura nécessairement toute sa vie une mauvaise et de plus en plus illisible. Pour qu'il en fût autrement, il lui faudrait oublier une mauvaise méthode, perdre de mauvaises habitudes, en un mot se réformer, ce qui, en fait d'écriture, est très difficile. C'est à l'enfant, qui n'écrit encore que pour apprendre à écrire, qu'il faut inculquer les bonnes méthodes, afin qu'elles deviennent de bonnes habitudes. Plus tard, lorsqu'il écrira pour un autre objet, lorsqu'il fera des devoirs ou des compositions, son esprit sera dominé par une autre préoccupation, il ne songera plus à la forme; loin d'apprendre, s'il ne sait pas bien, il en aura risque de se négliger et de perdre le peu de calligraphie qu'on lui aura enseigné. Au contraire, si dès le principe, il s'est fait une main ferme, nette et élégante, comme toutes les bonnes choses bien inculquées, et davantage ne pourra que se fortifier et se développer par l'usage. Il ne faut pas croire, en effet, que la rapidité soit en elle-même une cause d'imperfection; en général, ceux qui ont une bonne méthode, écrivent aussi vite qu'ils écrivent bien.

Le maître doit encore songer que c'est là une branche dans laquelle il reçoit peu d'aide de la famille ou du dehors; elle lui est entièrement confiée; raison de plus pour qu'il s'acquitte en conscience d'une mission aussi grave pour l'avenir de ses élèves. On fait quelquefois repasser les leçons à la maison, on fait lire un enfant, on l'interroge sur la grammaire, sur l'histoire ou sur la géographie, on lui posera même quelquefois de petits problèmes d'arithmétique; mais s'avise-t-on souvent de la faire écrire? Serait-il même convenable qu'on le fit? Ne serait-il pas cruel, après les longues heures d'école, de voir un tout jeune enfant appuyé sur une table, courbé sur des cahiers et s'efforçant de tracer péniblement ses lettres au milieu du tapage que font ses petits frères et ses petites sœurs? Ne courrait-il pas même le risque de contracter de mauvaises habitudes en s'exerçant dans des conditions si peu favorables? Quelque vif désir qu'aient les parents de voir leurs enfants réussir dans cette branche, ils n'y prêtent guères que leurs conseils et leur autorité; on se contente tout au plus d'inspecter le cahier rapporté à la fin du mois, et l'enfant ne s'exerce guères à bien écrire à la maison. Le maître a donc cette tâche à lui seul; loin d'être aidé, il est, au contraire, empêché et retardé par tout ce qui se passe hors de l'école.

Car les devoirs sont un obstacle très-grave à la bonne écriture. Comment surmonter cet obstacle, nous répondra-t-on? La chose est difficile, nous l'avouons; cependant elle ne nous paraît pas impossible. Donnez, dirons-nous, dès le principe, une bonne écriture aux enfants, ne leur donnez des devoirs à écrire que lorsque leur main sera un peu formée, et même alors ne leur en prescrivez que juste ce qu'ils peuvent en écrire sans précipitation et sans griffonnage. Etant bien certain de ne pas avoir dépassé la mesure de leur temps ou de leurs forces, vous serez en droit, de tenir compte de l'écriture comme de tout le reste, et de punir ou de reprendre l'élève, fût-il le premier de la classe, qui vous apporterait un thème ou une version mal écrits ou barbouillés.

Les devoirs sont sans doute une excellente chose; l'enseignement tout oral et sans cette épreuve et cette sanction écrite tombe bientôt dans la vague et dans l'impuissance. Si nous aimons à voir propager, dans une certaine mesure, les méthodes nouvelles, nous n'en sommes point non plus les partisans outrés; nous savons tout ce qu'il y a à redouter de leur exagération. Mais le vieux système, poussé à l'excès, n'a-t-il pas aussi ses inconvé-

nients? La lecture raisonnée, les leçons de chose, l'enseignement oral et simultané, les comptes-rendus de vive voix, ne pourraient-ils point nous venir en aide? N'y a-t-il point des écoles où l'on donne encore trop de leçons à apprendre par cœur et trop de devoirs à écrire à la maison? N'y a-t-il pas enfin un milieu à garder en toutes choses?

Ce n'est peut-être point sous le rapport de la calligraphie que l'imprudence du maître, dans cette matière, est le plus à blâmer. La santé des enfants, le développement normal de leur intelligence, la gaieté du foyer domestique, peuvent en souffrir davantage. Dans tous les cas, l'instituteur doit se servir de l'écriture même comme d'un thermomètre, qui lui aidera à sauvegarder également et la calligraphie et les autres conditions de succès que nous venons d'indiquer.

Qu'il observe, en effet, les devoirs de ceux de ses élèves qu'il sait n'être ni trop paresseux, ni trop mauvais copistes. S'il s'aperçoit qu'ils sont écrits d'une main fatiguée, si, malgré la bonne volonté, la calligraphie est en baisse; qu'il s'arrête alors, qu'il modère les tâches, car, dès ce moment, il n'y a certainement point que la bonne écriture qui soit en péril.

Les devoirs seraient-ils, en effet, aussi funestes, si le maître prenait ces précautions? Ne semble-t-il point trop souvent défaire d'une main ce qu'il s'efforce d'accomplir de l'autre? Tandis qu'il s'occupe de la calligraphie aux heures voulues, n'a-t-il pas l'air de n'en tenir aucun compte lorsqu'il s'agit des dictées et des devoirs? Dans quelques grands établissements, ne dirait-on point que le maître d'écriture soit seul intéressé à ce que les élèves sortent de la maison avec une main un peu lisible? Les autres professeurs n'accueillent-ils point avec trop de bienveillance d'affreux grimoires, pourvu que le fonds en soit meilleur que la forme? N'agit-on pas en un mot comme si l'on croyait que le griffonnage est un privilège incontestable du talent?

Ceci nous ramène au préjugé funeste dont nous avons parlé en commençant. Nous avons demandé, et non sans raison, si le fait lui-même sur lequel il s'appuie était bien constaté? Est-il vrai, comme on le croit assez généralement, que la plupart des hommes de génie ont une mauvaise écriture?

Commençons par notre pays. Il nous a été donné dernièrement de voir un grand nombre d'autographes canadiens, et nous devons dire que sur le tout, nous avons été agréablement surpris. La plupart de nos hommes d'état, nos écrivains, nos évêques, les maires de nos deux grandes villes depuis qu'elles sont placées sous le régime municipal, la plupart de nos juges, un grand nombre d'avocats éminents, sont représentés dans cette collection. Peu d'entre eux, il est vrai, ont une bien belle écriture; il en est cependant, et parmi les plus célèbres, dont la calligraphie pourrait faire honneur à un copiste de profession. Mais la plupart de ces autographes sont très lisibles et d'une grande netteté. Très peu, même parmi les plus mauvais, sont désagréables à l'œil. On peut voir dans quelques-uns de la précipitation, de la précipitation; mais nulle part l'effet de cette paresse, de cette insouciance, qui a l'air de compter l'écriture pour peu de chose.

Que l'on examine aussi les autographes qui ornent les petits livres d'Eugène de Mirecourt. La plupart de ces petits billets familiaux, sans conséquence et sans portée, sont parfaitement lisibles. Le chantre des *Méditations* et des *Harmonies* écrit d'une main rapide, mais nette, régulière, élégante et empreinte d'une grâce presque féminine. L'écriture du Comte de Montalbert est large, ferme et très-belle. Alexandre Dumas est représenté, dans la collection Mirecourt, par un autographe superbe; mais c'est peut-être une malice de l'auteur de la "*Maison Alexandre Dumas et Cie.*" Mirecourt, on le sait, prétend que Dumas se sert beaucoup plus de la plume des autres que de la sienne, et qu'il ne se gâte pas la main à faire tout le manuscrit de ses œuvres. Louis Veuillot, quoique journaliste et l'un des plus féconds écrivains du siècle, a une écriture bien meilleure qu'on ne l'imaginerait. Méry a une belle signature et une grosse écriture assez laide, mais très-lisible. Alfred de Vigny a une grande et belle écriture; celle de Victor Hugo n'est pas aussi élégante; mais elle est loin d'être indéchiffrable; il en est de